

Les jésuites à Fribourg et le collège Saint-Michel

L'arrière-plan historique

La diffusion de la Réforme en Suisse montra de façon spectaculaire aux cantons restés catholiques qu'ils étaient nettement inférieurs aux protestants dans le domaine éducatif, puisqu'ils ne possédaient même pas d'écoles primaires dignes de ce nom. En 1531, les «cinq cantons» (en allemand «fünf Orte», cinq des sept cantons catholiques, qui faisaient front commun sur le plan politique)¹ avaient déjà discuté, en vain, des solutions possibles à ce problème.² En 1537, ils invitèrent l'humaniste suisse Glaréan,³ qui, en raison de l'introduction de la Réforme à Bâle, vivait désormais à Fribourg-en-Brisgau,⁴ à revenir enseigner en Suisse, ce qu'il refusa dans une lettre du 1^{er} septembre 1537, invoquant la maladie de sa femme et les difficultés inhérentes à un éventuel déménagement.⁵ En 1547, lors de la Diète des sept cantons catholiques réunie à Lucerne, on constata avec inquiétude que les cantons protestants avaient fondé de nombreuses écoles à l'aide des biens confisqués à l'Église, et que les catholiques en faisaient trop peu pour former les enseignants et ainsi éviter que de nombreux parents soient contraints à scolariser leurs enfants dans les écoles protestantes. Glaréan, à qui ils demandèrent conseil, fit diverses suggestions dans une lettre au secrétaire baillival de Baden Kaspar Bodmer du 15 juillet 1548 (bourses pour les étudiants des universités de Paris et de Cologne, engagement de bons prédicateurs et pasteurs, également étrangers, etc.), mais elles ne furent pas mises en œuvre.⁶ Néanmoins, le bourgmestre et le Conseil de Fribourg lui demandèrent conseil à plusieurs reprises entre 1546 et 1560 pour le choix de nouveaux enseignants et prédicateurs, et suivirent ses recommandations.⁷ À la Diète de Baden en 1548, on envisagea la possibilité de fonder une école catholique commune à Fribourg. En 1558, les sept cantons convinrent d'engager deux ou trois érudits et de construire une école à Fribourg, Rapperswil, Bremgarten ou ailleurs, mais ce projet demeura sans suite.⁸

Le collège des jésuites à Fribourg

Au début du XVI^e siècle, il y avait encore à Fribourg une bonne école latine et un cercle humaniste autour de Peter Falck;⁹ en 1550, la situation s'était considérablement détériorée.¹⁰

¹ Il s'agissait des cantons catholiques d'Uri, Schwytz, Unterwald (= Obwald et Nidwald), Zoug et Lucerne, qui s'étaient unis politiquement (les cantons de Fribourg et de Soleure, qui étaient également restés catholiques, ne faisaient pas partie de cette alliance).

² Voir à ce sujet Troxler (1823), p. 30.

³ Nous présentons ailleurs dans ce dossier un texte de Glaréan sur Fribourg.

⁴ Pour éviter toute confusion, il convient de souligner que Fribourg sans l'ajout de «en-Brisgau» désigne toujours ici la ville suisse de Fribourg-en-Nuithonie.

⁵ S. Fritzsche (1890), p. 60-61. La lettre de Glaréan est éditée dans Th. V. Liebenau, «Vier Briefe Glarean's», *Anzeiger für schweizerische Geschichte* 3 (1881), ici p. 362-363.

⁶ Fritzsche (1890), p. 61-62; Th. V. Liebenau, «Vier Briefe Glarean's», *Anzeiger für schweizerische Geschichte* 3 (1881), ici p. 363-365.

⁷ Fritzsche (1890), p. 62-63.

⁸ Informations tirées de Marquis (1969), p. 29-30.

⁹ Sur Peter Falck, voir, dans ce dossier, la lettre qu'il envoie à Joachim Vadian, ainsi qu'une lettre que lui envoie le jeune humaniste fribourgeois Pierre Girod.

¹⁰ Vaucher (1997), p. 11.

Comme dans beaucoup d'autres domaines, le niveau d'éducation insuffisant du clergé constituait un grave problème. En 1501, un concordat entre le clergé de Saint-Nicolas et le conseil de la ville stipula qu'à l'avenir, seuls les clercs maîtrisant la lecture et le chant devaient recevoir des bénéfices (les clercs qui avaient déjà des bénéfices étaient expressément exclus, probablement pour de bonnes raisons).¹¹

Le prédicateur de la ville Peter Schnewly¹² et le nonce papal Giovanni Francesco Bonhomini (1536-1587)¹³ jouèrent un rôle décisif dans la venue des jésuites. Le soir du 10 décembre 1580, Pierre Canisius¹⁴ arriva à Fribourg avec le nonce. Le pape Grégoire XIII (dans sa bulle *Paterna illa charitas* du 26 février 1580), en accord avec une suggestion qui lui était parvenue de Fribourg, fournit au Collège Saint-Michel les biens de l'abbaye prémontrée d'Humilimont (Niederberg)¹⁵ près de Marsens, qui fut fermée (elle jouissait d'ailleurs d'une très mauvaise réputation). Le 18 octobre 1582, le Collège Saint-Michel débuta son activité à la rue de Lausanne.¹⁶ Son premier recteur fut le père Petrus Michael¹⁷ (1549-1596; en français Pierre Michel), né en Silésie. L'enseignement commença tout d'abord dans trois classes: celle des *rudimenta*, celle de grammaire et celle de syntaxe; en septembre 1584 fut ajoutée la classe d'humanités, puis, en 1586, la classe de rhétorique. La théologie morale fut enseignée à partir de 1599; la logique et la philosophie ne furent introduites qu'au XVII^e siècle.¹⁸

Les bâtiments de la rue de Lausanne se révélant bientôt trop petits, le Conseil de Fribourg, avec le Provincial des jésuites, décida le 29 avril 1594 de construire, sur la colline du Belzé, un nouveau bâtiment, qui fut inauguré le 5 août 1596; Pierre Canisius prononça à cette occasion l'une de ses dernières allocutions publiques.¹⁹

L'intégration des enseignants venus de l'étranger dans la communauté urbaine ne se déroula pas sans heurts, car ils suscitèrent de la méfiance; à des sentiments xénophobes et aux plaintes face à la charge financière causée par la création du collège, s'ajoutait le fait que

¹¹ S. Heinemann (1895), p. 122 (qui estime possible que par «lecture» il faille comprendre la maîtrise du latin).

¹² Avant même l'arrivée des jésuites, Schnewly, prédicateur de la ville depuis 1566, s'était occupé du système scolaire. En 1577, il créa un organe d'instruction publique; la même année, il publia un règlement scolaire dans le *Katharinenbuch* pour l'école de trivium (lycée) qu'il avait fondée; voir Vaucher (1997), p. 13-15. Ce natif de Fribourg (1540-1597), qui avait étudié à Fribourg-en-Brisgau, devint prévôt de l'église collégiale de Saint-Nicolas en 1578 et peu après vicaire général de l'évêque de Lausanne; voir Heimo (2013). Heinemann (1895), p. 117-146, offre également une vision détaillée de ce réformateur catholique et de son travail dans le domaine de la politique éducative; Schnewly s'est, par exemple, beaucoup occupé des bourses qui permirent aux Fribourgeois de fréquenter des universités à l'étranger; voir *ibid.*, p. 124-127. On trouvera un portrait plus récent de Schnewly dans Vaucher (1997), p. 11-21. Il est aussi brièvement présenté par M.-A. Heimo, «Schnewly, Peter», *Dictionnaire historique de la Suisse*, version en ligne du 11.04.2013, <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/025906/2013-04-11/>.

¹³ Bonhomini, un ami de l'archevêque Charles Borromée de Milan, était nonce en Suisse depuis 1579 et, à ce titre, se fit le champion de la réforme catholique. Sur lui, voir U. Fink, «Bonomi, Giovanni Francesco», *Dictionnaire historique de la Suisse*, version en ligne du 08.11.2002, <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/017886/2002-11-08/>; sur ses relations et ses visites à Fribourg, voir M. H. Vicaire, S. de Reyff-Glasson et B. Prongué, «Réforme catholique et politique extérieure», dans *Histoire du Canton de Fribourg*, éd. R. Ruffieux, Fribourg, Commission de publication de l'Histoire du Canton de Fribourg, 1981, p. 359-360.

¹⁴ Il est question de lui plus bas.

¹⁵ Sur l'histoire de cette abbaye, voir K. U. Tresp, «Humilimont», *Dictionnaire historique de la Suisse*, version en ligne du 23.10.2014, <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/012133/2014-10-23/>.

¹⁶ Sur son emplacement à cette époque, voir Gemmingen (1997), p. 149-150.

¹⁷ Sur lui, voir (avec quelques citations tirées des sources) J. Kälin, «Notizen über P. Petrus Michael, den ersten Rector des Jesuitenkollegs zu Freiburg i. Ue», *Freiburger Geschichtsblätter* 8 (1901), p. 90-92.

¹⁸ Aperçu d'après Jaccoud (1914), p. 23-24.

¹⁹ Voir Grossrieder (1994), p. 51.

l'on soupçonnait les nouveaux venus de s'engager politiquement pour l'Espagne ou la Maison de Savoie, de préparer une guerre de religion ou même d'être responsables de la propagation de la peste.²⁰

À l'instigation des jésuites, le Conseil de la ville nomma en 1585 un imprimeur, Abraham Gemperlin (1550-1639), né à Rottenburg sur le Neckar, auparavant actif en Alsace et à Fribourg-en-Brigau.²¹ Ainsi, l'impression typographique était de retour à Fribourg après une longue interruption.²² Comme l'entreprise n'était pas rentable, Gemperlin déménagea à Constance en 1593, mais retourna à Fribourg en 1595 et dirigea depuis lors l'entreprise avec Wilhelm Mäss (mort en 1619), à qui il céda toutes ses parts en 1597.²³ Le principal client de l'imprimerie, dont les productions jouissaient d'une excellente réputation,²⁴ était le Collège des jésuites.

Aucune université ne fut créée à Fribourg (ni même dans l'ensemble de la Suisse catholique). Les subventions gouvernementales permettaient toutefois à ceux qui manquaient de moyens financiers d'aller étudier dans d'autres villes catholiques (Rome, Vienne, Milan, Paris, Besançon, Fribourg-en-Brigau).²⁵ Dès 1548, le savant catholique Glaréan, répondant à une demande des sept cantons catholiques, leur avait fait savoir que, à son avis, de bonnes écoles supérieures avaient priorité sur la création d'une université.²⁶

Le collège de Fribourg fut l'un des berceaux du théâtre jésuite. Jakob Gretser (1562-1625) y travailla de 1584 à 1586; sa pièce sur le misanthrope attique Timon (basée sur le texte du même nom de Lucien) fut jouée sur la place Notre-Dame; ses dernières pièces se concentrèrent sur des sujets chrétiens. Neuf de ses vingt-trois pièces furent écrites à Fribourg.²⁷ Il mit en scène le *Timon* dès le début de son activité à Fribourg, alors qu'il s'occupait de la classe d'humanités. Nous présentons cette pièce ailleurs dans ce dossier sur l'humanisme à Fribourg.

À ses débuts, le théâtre jésuite de Fribourg était en concurrence avec le drame biblique, qui était déjà établi avec succès dans la région réformée (en particulier dans la ville voisine de Berne).²⁸ Les jésuites s'efforcèrent dès lors de rattraper leur retard en composant leurs propres pièces sur des thématiques tirées de l'Ancien ou du Nouveau Testament. Avec leurs

²⁰ Voir Foerster (2000), p. 71.

²¹ Sur Gemperlin et son imprimerie, également d'un point de vue bibliophile (avec de nombreux documents et illustrations), voir A. Horodisch, *Die Offizin von Abraham Gemperlin, dem ersten Drucker von Freiburg (Schweiz)*, Fribourg, Verlag der Paulusdruckerei, 1945.

²² Le premier imprimeur documenté, le Bernois Jean Ipocras (ou Hypocras), fut banni en 1544 en raison de ses tendances réformatrices et de la diffusion d'écrits réformés. Dans la période suivante, il y avait eu des négociations sur la création d'une imprimerie (par exemple en 1582 avec Froben), mais elles n'avaient abouti à aucun résultat. Voir Heinemann (1895), p. 138-141, à ce sujet et sur la question de savoir si l'imprimerie était déjà connue à Fribourg avant Ipocras.

²³ Gemperlin essaya alors de devenir marchand de laine et aubergiste, mais fit faillite en 1610 et fut admis en 1611 en tant que pauvre à l'hôpital des bourgeois de la ville; la date exacte de sa mort n'est pas connue.

²⁴ Voir Foerster (2000), p. 73; à l'époque où Gemperlin dirigeait l'imprimerie, Foerster recense «49 livres, dont cinq calendriers, 26 livres de contenu religieux et 10 de contenu littéraire, 18 en latin, 29 en allemand et 3 en français» (nous traduisons).

²⁵ Voir Foerster (2000), p. 73. On peut également mentionner l'université jésuite de Dillingen, où l'éminent historien et poète Franz Guillimann, originaire de Fribourg, étudia quelques années.

²⁶ Dans une lettre de Glaréan au secrétaire baillival de Baden Kaspar Bodmer (imprimée dans *Amtliche Sammlung der Eidgenössischen Abschiede*, vol. 4, section 1 d, éd. K. Deschwanden, Lucerne, Meyersche Buchdruckerei (H. Keller), 1882, p. 979-980); voir aussi Marquis (1969), p. 31.

²⁷ Amherdt (2018), p. 125.

²⁸ Voir Ehret (1921), p. 37.

nombreuses pièces sur les martyrs, ils allèrent même au-delà de l'offre des théâtres protestants.²⁹

Cette esquisse historique doit être limitée au XVI^e siècle. La suite de l'histoire du collège, dont l'importance dépassait largement le canton de Fribourg et qui, malgré des crises occasionnelles, fut jusque dans les années 1960 un havre de formation classique et un bastion du catholicisme, ne saurait être abordée dans ces lignes,³⁰ pas plus que la question de savoir dans quelle mesure on peut encore parler d'une continuité entre l'école de l'époque et le collège actuel.³¹

Caractéristiques de l'enseignement jésuite

Ignace de Loyola, le fondateur de l'ordre des jésuites, avait déjà esquissé le programme d'études de l'ordre en trois étapes (1. Grammaire et rhétorique; 2. Philosophie; 3. Théologie) dans les Constitutions publiées en 1555, et stipulé que les collèges et les éventuelles universités devaient appartenir à l'ordre.³² Ces institutions éducatives étaient également ouvertes à un public plus large que les jeunes membres de l'ordre. L'enseignement devait être dispensé gratuitement, conformément à Mt 10,8 («Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement»); il n'y avait donc pas non plus de frais pour les examens et l'obtention de diplômes.³³ Par la suite, l'ordre acquit un rôle prépondérant dans l'enseignement gymnasial et universitaire en Europe (sauf dans les facultés de droit et de médecine) et devint l'ordre scolaire catholique par excellence. Les membres de l'ordre (à l'exception des frères laïcs) travaillaient généralement comme professeurs au gymnase pendant quelques années entre leurs études philosophiques et théologiques, dans le cadre de leur formation au «scolasticat». Même après avoir suivi tout leur cursus de formation et prononcé les quatre vœux de l'ordre (en plus des vœux traditionnels de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, ils faisaient vœu d'obéissance au pape), ils pouvaient prétendre à un poste dans l'enseignement humaniste; mais cette activité entraînait en concurrence avec d'autres, comme les charges pastorales, les missions ou l'enseignement théologique et philosophique. En outre, il y avait aussi des *magistri perpetui* (professeurs permanents) employés de façon permanente dans

²⁹ Sur les pièces bibliques et les drames sur les martyrs, voir Ehret (1921), p. 47-49.

³⁰ On trouvera un bref exposé de l'histoire de l'école jusqu'en 1960 dans R. Ebnetter (2017); voir aussi Grossrieder (1980), p. 51-67 (jusqu'en 1980). Le célèbre journaliste allemand Peter Scholl-Latour (1924-2014) a écrit sur sa scolarité (1936-1940) les mots suivants, qui illustrent de manière frappante le double caractère catholique et humaniste du collège de l'époque (sa description de la vie religieuse au collège dans son autobiographie est d'ailleurs globalement plus positive que ne le laisse supposer le début de la citation suivante, que nous traduisons): «Si nous ne sommes pas tout à fait tombés dans la bigoterie et le délire religieux, c'est grâce à l'enracinement de notre enseignement dans la vision historique classique de l'Antiquité. Nous vivions constamment en référence aux héros de la Grèce et de Rome. Nos premières lectures en latin, intitulées "De viribus illustribus", nous orientaient vers les vertus romaines auxquelles l'Empire devait sa grandeur. Plus tard, l'"Énéide" de Virgile nous a plongés dans la légende de la chute de Troie. En grec, nous avons commencé par la traduction de l'évangile de Marc, mais nous sommes très vite passés à la lecture de l'"Odyssée". Notre attachement au panthéon païen de l'Antiquité a culminé avec une représentation d'"Œdipe roi" au Théâtre cantonal, mise en scène à grands frais par les élèves» (*Mein Leben*, Munich, C. Bertelsmann, p. 48; l'ensemble du chapitre (p. 39-56) offre un très bon aperçu de la vie quotidienne de l'ancien collègue).

³¹ Voir Grossrieder (1980), p. 66-67, qui parle d'«une transformation [...] qui en a surpris plus d'un, même si elle était en gestation depuis quelques années»; et il ajoute: «En un mot, le collège est devenu une école cantonale moderne».

³² L'esquisse proposée dans ce paragraphe s'appuie sur Paulsen (1919), p. 390-394.

³³ Bien entendu, cela supposait que les inévitables coûts soient supportés par des bienfaiteurs, c'est-à-dire les princes, les villes, mais aussi les particuliers.

l'enseignement gymnasial; il s'agissait de membres de l'ordre qui s'étaient montrés moins aptes aux études supérieures de philosophie et de théologie.³⁴ Les conditions générales décrites ici entraînent une grande fluctuation dans le corps enseignant; en particulier pour les personnes les plus talentueuses, l'enseignement n'était généralement qu'une étape relativement brève. Même si le règlement des études de 1599 prévoyait que les maîtres d'école fussent formés à leur tâche pédagogique par un enseignant expérimenté, dans la pratique on se plaignait aussi du manque de pédagogie des enseignants.³⁵ Il faut toutefois noter que cette formation préliminaire des enseignants allait déjà au-delà de ce qui était habituel dans les régions protestantes de l'époque, où il n'en sera question qu'au XVIII^e siècle, lors de la création des séminaires philologiques.³⁶

Les collèges jésuites se caractérisaient par un système d'internat organisé de manière stricte; mais il y avait aussi des élèves externes. Même si c'est seulement en 1599 que parut le *Ratio Studiorum* avec ses instructions détaillées pour le programme des écoles jésuites, on peut tirer de ce document des conclusions sur l'enseignement donné lors de la période précédente. Nous pouvons faire abstraction ici des études supérieures dans les disciplines théologiques, car le collège de Fribourg se limitait aux classes «gymnasiales», c'est-à-dire les *studia inferiora*, qui elles-mêmes ne fournirent une formation complète qu'après un certain temps. Elles comprenaient trois ans de grammaire, un an de lettres et un an de rhétorique.³⁷

1. Pour la première année de grammaire, la *Ratio* (n° 425-433) prévoit l'enseignement de la grammaire et de la syntaxe latine, ainsi que la lecture et la traduction de textes de Cicéron. L'enseignement des rudiments du grec est aussi au programme.

2. En deuxième année de grammaire (*Ratio* n° 415-424), les élèves devaient acquérir une connaissance complète de la grammaire latine. Cicéron, à nouveau, ainsi que les poèmes les plus faciles d'Ovide sont au programme. On approfondit l'étude du grec et on lit la «Table de Cébès».³⁸ À Fribourg, avant 1599, on lisait, en plus de Cicéron, les dialogues de l'humaniste italien Giovanni Pontano (1429-1509); en revanche, aucune lecture n'est attestée pour le grec.³⁹

3. Au cours de la troisième année de grammaire, la *Ratio* (n° 405-414) prévoit la maîtrise de la grammaire et de la syntaxe latines, l'approfondissement de la métrique latine, ainsi que l'acquisition d'une connaissance de base du grec. Les lectures latines sont Cicéron (les lettres et les écrits philosophiques), les élégies et les *Héroïdes* d'Ovide dans des versions expurgées,

³⁴ En principe, les quatre vœux ne pouvaient être prononcés qu'à la fin des études philosophiques et théologiques. Cependant, un décret de la Congrégation générale de 1615/16 stipulait, par exemple, qu'un talent exceptionnel de prédication ou de direction ou même une excellente maîtrise des langues classiques ou orientales pouvaient compenser un manque de capacités dans les domaines philosophique et théologiques. Voir Paulsen (1919), p. 432.

³⁵ Sur ces déficits pédagogiques, voir Studhalter (1974), p. 95-96.

³⁶ Cf. Paulsen (1919), 397.

³⁷ L'exposé qui suit s'appuie sur Amherdt (2018), p. 119-123, qui compare systématiquement le *Ratio* avec ce que l'on sait des programmes suivis à Fribourg.

³⁸ Le Cébès historique était un philosophe des V^e-IV^e siècles av. J.-C.; c'était un élève de Socrate (cf. par exemple Platon, *Criton* 45b-c). La Table dite de Cébès (*Tabula Cebetis*) est un texte du I^{er} ou II^e siècle apr. J.-C. Il s'agit d'un dialogue fictif à propos d'une peinture votive se trouvant dans un temple de Cronos; elle représentait le cours la vie humaine de manière allégorique. À la Renaissance, elle fut imprimée pour la première fois à Venise (Alde Manuce) en 1494; elle accompagnait la grammaire de Constantin Lascaris. Il en existe une édition moderne avec traduction allemande: *Die Bildtafel des Kebes. Allegorie des Lebens*, éd. R. Hirsch-Luitpold, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2005.

³⁹ Amherdt (2018), p. 120.

des passages (d'une moralité au-dessus de tout soupçon) des poèmes de Catulle, Properce, Tibulle et Virgile, ainsi que le quatrième livre des *Géorgiques* et le cinquième et le septième livres de l'*Énéide*. En grec, on lit Jean Chrysostome, Ésope, l'ouvrage d'Agapet sur les devoirs du prince chrétien, etc.

4. Dans la classe d'humanités (*Ratio* n° 395-404), une grande importance est accordée à l'éloquence et à la rhétorique. Les lectures sont Cicéron (les œuvres de philosophie morale, les discours les plus simples); les historiens César, Tite-Live, Salluste et Quinte-Curce; Virgile (les *Bucoliques* et le quatrième livre de l'*Énéide*); un choix d'*Odes* d'Horace; diverses élégies et épigrammes expurgées. En grec, on lit les discours d'Isocrate ou les *Sermons* de Basile et de Jean Chrysostome, les lettres de Platon et de Synésios. L'élève doit également être capable de rédiger un texte en grec. À Fribourg, avant 1599, sont exercés durant cette année scolaire la composition (prose et vers) et le style latins; en plus des lectures mentionnées ci-dessus, on trouve la tragédie de Sénèque intitulée *Hercules Furens*, les *Annales* de Tacite et des dialogues choisis de Lucien.⁴⁰

5. Les élèves de la classe de rhétorique devaient être capables d'écrire parfaitement en latin, en prose comme en vers (*Ratio* n° 375-394). Ils étudiaient les écrits rhétoriques de Cicéron et d'Aristote. En grec, ils approfondissaient leurs connaissances de la prosodie et des dialectes. Le modèle de style en latin était Cicéron. À Fribourg, la rhétorique durait en fait deux ans; on étudiait les discours de Cicéron, Tite-Live et les *Géorgiques* de Virgile; en grec, on lisait Démosthène.⁴¹

Dans toutes les classes, tant avant qu'après l'apparition de la *Ratio*, le latin était le principal objectif de l'enseignement.⁴²

L'emploi du temps de 1595 indique qu'en été la journée scolaire à Fribourg commençait à 5h45 par la messe. Les cours proprement dits commençaient à 6h30 et duraient jusqu'à 9h00; ils reprenaient à 12h15 et duraient ensuite jusqu'à 15h00. L'hiver, cet horaire quotidien était décalé d'une heure.⁴³

On peut facilement supposer que les leçons à Fribourg, comme c'était l'usage dans les écoles jésuites, étaient basées sur la répétition permanente de ce qui avait été appris, la lecture et la production autonome de textes selon des thèmes donnés (le degré de difficulté augmentant naturellement dans les classes supérieures). L'une des caractéristiques de l'enseignement jésuite était la «*concertatio*», dans laquelle les élèves (ou même des classes entières ou des moitiés de classes) étaient mis en compétition les uns avec les autres; par exemple, une partie de la classe donnait des devoirs à l'autre partie, puis les corrigeait. Dans les classes supérieures avaient lieu des disputes académiques formelles. Les élèves les plus doués pouvaient obtenir le poste honorifique de décurion et aidaient alors le professeur, par exemple en ramassant les cahiers d'exercices; le «décurion en chef» ou «censeur» d'une classe veillait à la discipline de ses camarades.⁴⁴

⁴⁰ Amherdt (2018), p. 121-122.

⁴¹ Amherdt (2018), p. 122.

⁴² Amherdt (2018), p. 122.

⁴³ Voir le tableau synoptique dans Marquis (1969), p. 196-200.

⁴⁴ Pour un aperçu plus détaillé de ces caractéristiques et d'autres de l'enseignement jésuite, voir Paulsen (1919), p. 424-428.

Organisation d'une école jésuite

Les remarques suivantes sur l'organisation interne des écoles jésuites s'appuient là encore essentiellement sur la *Ratio Studiorum* de 1599, mais peuvent également être appliquées à la période qui précède.⁴⁵

En dernière instance, la responsabilité des collèges et des écoles jésuites incombait au supérieur général de Rome, qui décidait de la création de nouveaux collèges et de l'élargissement de l'éventail des études offertes par les collèges existants (par exemple, en créant des études de philosophie et de théologie qui faisaient suite à l'enseignement humaniste). Il nommait également les recteurs des différents collèges. Cependant, il suivait généralement les conseils et les avis des provinciaux (les chefs des différentes provinces religieuses). Ceux-ci étaient chargés, dans leurs provinces, de superviser les collèges et les écoles qui y étaient associées, ainsi que de nommer les préfets des études et des écoles et d'organiser la répartition des enseignants dans les diverses classes. Le recteur, nommé par le général de l'ordre, était le supérieur des membres de l'ordre affiliés à un collège; il représentait le collège à l'extérieur (par exemple, vis-à-vis des autorités civiles) et s'occupait des questions administratives de toute l'institution. En règle générale, cependant, il n'exerçait pas d'activités pédagogiques et n'intervenait pas dans le processus d'enseignement. Le préfet, qui avait une fonction de direction, s'occupait des affaires scolaires et pédagogiques proprement dites dans l'enseignement humaniste. Dans les collèges où l'enseignement humaniste n'était pas suivi de cours de philosophie et de théologie, la gestion de l'école était entièrement entre ses mains. Sinon, il était soumis à la surveillance d'un préfet des études, dont la tâche principale était de superviser et d'organiser les études philosophiques et théologiques.

La perte, au moment de la Réforme, de la seule université catholique suisse, celle de Bâle, ne fut compensée ni au XVI^e siècle ni dans les décennies suivantes; ce n'est qu'en 1889 que la Suisse catholique disposa de sa propre université, celle de Fribourg. De nombreux catholiques suisses fréquentèrent donc des universités dans des pays catholiques étrangers, dont Franz Guillimann, dont nous présentons un poème dans ce dossier sur l'humanisme à Fribourg.

Textes sur le collège jésuite (textes 1-4)

Nous présentons dans ce dossier les textes suivants à propos de la fondation du collège Saint-Michel:

1. Des extraits d'une lettre de Pierre Canisius du 5 janvier 1581 à Paul Hoffaeus, son successeur au poste de provincial de la province de l'ordre en Allemagne du Nord, dans laquelle il l'informe de la situation à Fribourg.
2. Un extrait d'une lettre de Canisius du 8 juin 1581 au général romain de l'ordre, Aquaviva, dans laquelle il fait état des bons résultats pastoraux des jésuites à Fribourg.
3. Un extrait d'une lettre de Canisius datant du début de l'année 1583 et adressée au nonce apostolique Giovanni Francesco Bonhomini, déjà mentionné plus haut, dans laquelle il est notamment question du développement de l'école.

⁴⁵ L'aperçu suivant doit beaucoup à Studhalter (1974), p. 88-94.

4. Un extrait d'une lettre de Canisius à Paul Hoffaeus datant de 1596, dans laquelle il est question de problèmes disciplinaires auxquels le collège est confronté.

Pierre Canisius, écrivain fribourgeois (textes 5-6)

Durant sa période fribourgeoise, Pierre Canisius, déjà mentionné à plusieurs reprises, n'a pas seulement rédigé des lettres à l'intention de ses supérieurs, mais a également exercé une activité d'écrivain au sens strict du terme. Canisius (1521-1597), dont la biographie ne peut guère être qu'esquissée ici, avait déjà 59 ans lorsqu'il arriva à Fribourg le soir du 10 décembre 1580, en compagnie du nonce apostolique Giovanni Francesco Bonhomini (1536-1587).⁴⁶

Né à Nimègue aux Pays-Bas, fils d'un bourgmestre de la ville, Canisius, après des études à Cologne, avait rejoint en 1543 à Mayence le jeune ordre des jésuites, qui n'avait été fondé que trois ans auparavant, en 1540. Tout en poursuivant ses études de théologie, il s'était opposé à l'archevêque de Cologne Hermann von Wied, qui s'était converti au protestantisme; en 1549, après un séjour de deux ans en Italie, il fit sa profession religieuse perpétuelle et fut envoyé en Allemagne, où il s'engagea avec force, dans des circonstances parfois très difficiles, en faveur de la réforme catholique. De 1549 à 1552, il fut professeur et vice-chancelier à l'université d'Ingolstadt, puis il travailla quatre ans à Vienne et à Prague; il fut, de 1559 à 1566, prédicateur de la cathédrale d'Augsbourg et, de 1571 à 1578, prédicateur de la cour à Innsbruck; en outre, de 1556 à 1569, il fut provincial des maisons jésuites d'Allemagne. Son importance pour le renouveau catholique, en particulier dans le sud de l'Allemagne, ne saurait être surestimée.⁴⁷

Bien que, au fil des années, il eût visité plus d'une centaine de villes européennes dans le cadre de son engagement en faveur de la réforme catholique, la Suisse était un territoire nouveau pour lui. Très vite, Canisius cessa de participer à l'enseignement et à la gestion de l'institution pour se consacrer à son ministère pastoral et à ses activités littéraires. Ces dernières visaient à renforcer et à promouvoir la cause catholique dans l'environnement difficile de la Suisse, qui était en grande partie réformée.

Pendant son séjour à Fribourg, Canisius révisa des œuvres qui avaient déjà été publiées auparavant. En 1583, par exemple, parut (à Ingolstadt, Lyon et Paris) une édition améliorée de ses écrits contre les *Magdeburger Centurien* protestantes (la première histoire de l'Église d'un point de vue protestant). De même, à cette époque, plus de quarante nouvelles éditions de sa *Summa doctrinae*, constamment révisée, parurent dans diverses villes. Son *Grand Catéchisme*, qui avait été publié pour la première fois en 1555, fut suivi en 1556 d'un *Tout petit Catéchisme* (*Catechismus minimus*) destiné aux gens du peuple et aux enfants, et en

⁴⁶ Bonhomini (ou Bonomi), ami de l'archevêque de Milan Charles Borromée, était nonce en Suisse depuis 1579 et, à ce titre, s'était engagé en faveur de la réforme catholique. Sur lui, voir U. Fink, «Bonomi, Giovanni Francesco», *Dictionnaire historique de la Suisse*, version en ligne du 08.11.2002, <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/017886/2002-11-08/>. Sur ses relations avec Fribourg et sur les visites qu'il y effectua, voir Vicaire (1981), p. 359-360.

⁴⁷ L'Église catholique l'honora en le béatifiant (en 1864) et en le canonisant (en 1925). Sur lui, voir H. Jedin, «Canisius, Petrus», *Neue Deutsche Biographie* 3 (1957), p. 122-123, version en ligne, <https://www.deutsche-biographie.de/pnd118518836.html#ndbcontent>; L. Ennen, «Canisius, Petrus» *Allgemeine Deutsche Biographie* 3 (1876), p. 749-756, version en ligne, <https://www.deutsche-biographie.de/pnd118518836.html#adbcontent>; J. Stierli, «Canisius, Pierre», *Dictionnaire historique de la Suisse*, version en ligne du 15.02.2005, <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/009012/2005-02-15/>.

1558 d'un *Petit Catéchisme des catholiques (Parvus catechismus Catholicorum)* à l'usage des écoles latines.⁴⁸

À cette époque, Canisius composa des livres de prières, parmi lesquels le *Manuale Catholicorum* (1587), dédié au prince Philippe de Bavière, mérite une mention spéciale. Pour rendre hommage au pays d'accueil qu'il chérissait, le jésuite rédigea en allemand plusieurs biographies populaires d'évangélistes et de saints helvétiques (par exemple les saints Beat et Fridolin).

Les textes présentés ici (textes 5 et 6) sont tirés des *Notae in evangelicas lectiones* publiées par Gemperlin en 1591. Il s'agit de notes ou méditations sur les textes évangéliques des dimanches et des grandes fêtes, qui avaient pour but de fournir aux clercs des idées et de la matière pour leurs sermons. En tant que professeur d'homilétique, Canisius possédait une expertise indéniable: pour la seule période de Fribourg, plus de 300 sermons sont conservés sous forme manuscrite.⁴⁹ La visée des *Notae* n'était pas de fournir une exégèse systématique, comme l'indique Canisius lui-même dans le passage que nous présentons, tiré de son épître dédicatoire à Peter Schnewwly (Texte 5), figure de proue du monde ecclésiastique fribourgeois, et à d'autres clercs. Il s'attacha davantage à mettre en évidence certains points essentiels, parlant au cœur plutôt qu'à l'intelligence. Ce faisant, il aborda également des points qui jouèrent un rôle majeur dans les conflits confessionnels de l'époque; sans surprise, c'est également le cas dans le passage que nous avons choisi, issu de ses réflexions sur la Fête-Dieu (Texte 6), puisque la doctrine de l'Eucharistie était un point de discorde majeur entre catholiques et protestants; tous les réformateurs s'opposaient donc énergiquement à cette fête. Dans l'épître dédicatoire (Texte 5), les passages dans lesquels Canisius fait l'éloge du soutien apporté par les autorités fribourgeoises à la réforme catholique et parle de l'isolement de la ville catholique de Fribourg, encerclée par le territoire réformé, méritent également une attention particulière.

Quant au style de Canisius dans ces textes, nous ne pouvons que confirmer le jugement d'un ancien biographe de Canisius:

Et quamvis Canisius pigmenta rhetorum et lenocinia verborum neglexerit, usus tamen est non incommodo barbarove genere dicendi (quale id aetatis passim per Theologos grassabatur), sed commodo et rebus, quas tractabat, accomodato, ut in ipso neglectu curiosae elegantiae honestus quidam orationis habitus cultusque appareret.⁵⁰

Et bien que Canisius eût refusé les ornements des rhéteurs et le charme des mots, il employa non un style déplaisant ou barbare (tel que celui qui avait cours partout chez les théologiens de l'époque), mais plaisant et adapté aux sujets qu'il traitait, de sorte que dans son refus même d'une élégance excessive, on pouvait distinguer une certaine dignité et recherche de style.⁵¹

⁴⁸ Ces derniers dominèrent l'éducation religieuse dans l'Allemagne catholique jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

⁴⁹ En raison de ses problèmes de santé qui ne cessaient de s'aggraver, ces sermons se répartissent de manière inégale sur sa période fribourgeoise. Canisius prenait note du contenu essentiel de ses sermons «dans un mélange de latin et d'allemand» (nous traduisons; cf. Brodrick (1950), vol. 2, p. 525). En dehors de Fribourg même, il exerçait une activité pastorale dans les districts germanophones voisins et se rendait volontiers à la chapelle de la Vierge de Bourguillon (cf. *ibid.*, p. 530-531). Le français lui était manifestement totalement inconnu (cf. *ibid.*, p. 521, à propos de l'irritation de Canisius lorsqu'on lui présenta un document français lors de la remise des biens de l'abbaye d'Humilimont à Marsens).

⁵⁰ M. Rader, *De Vita Petri Canisii de Societate Jesu sociorum e Germania primi, reliogiosissimi et doctissimi viri, bono rei Catholicae nati, libri tres*, Munich, J. Hertzroy et A. Berg, 1614, p. 263; également cité par Rädle (2000), p. 167-168.

⁵¹ Nous traduisons. Voir aussi la traduction allemande de Rädle (2000), p. 167.

Le volume pour les dimanches et les fêtes fut suivi en 1593 – également chez Gemperlin – d’un volume comportant des *Notae in evangelicas lectiones*, c’est-à-dire des annotations ou des méditations sur les évangiles des fêtes de saints; Canisius le dédia au conseil de la ville de Fribourg. Alors que le volume édité en 1591 contenait une instruction (que nous présentons également) de Peter Schneuwly ordonnant à son clergé d’acheter et d’étudier le livre, celui de 1593 contient une instruction similaire de l’évêque de Lausanne.

Canisius mourut le 21 décembre 1597 à Fribourg. Il fut d’abord enterré dans l’église Saint-Nicolas (l’actuelle cathédrale), puis, lorsque fut achevée l’église du collège Saint-Michel, en 1625, il y fut transféré. En 2021, ses reliques furent transférées de l’église du collège (qui n’est désormais accessible au public qu’à de rares occasions)⁵² à la cathédrale.

Bien que Canisius ait reçu une formation humaniste,⁵³ on ne peut guère le qualifier d’écrivain humaniste au sens strict du terme. Mais c’est en grande partie grâce à lui que la colline du Belzé à Fribourg a accueilli pendant près de quatre cents ans une institution de formation humaniste dont le rayonnement et l’influence ont été considérables.⁵⁴ En ce sens, Canisius mérite pleinement une place dans ce dossier sur l’humanisme à Fribourg.

Bibliographie

Amherdt, D., «La place de l’antiquité dans la Ratio Studiorum des Jesuites. L’exemple du collège Saint-Michel», *Avenue de Rome. Fribourg en quête de racines antiques*, éd. S. Ducaté, Fribourg, Société d’histoire du canton de Fribourg, 2018, p. 115-125.

Bedouelle, G., *et al.*, «Chapitre IX. Humanisme et religion nouvelle», dans *Histoire du canton de Fribourg*, vol. 1, Fribourg (Suisse), Commission de publication de l’Histoire du Canton de Fribourg, 1981, p. 312-347.

Bischof, F. X., «Jésuites», *Dictionnaire historique de la Suisse*, version en ligne du 13.01.2011, <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/011718/2011-01-13/>.

Brodrick, J., *Petrus Canisius 1521-1596*, 2 vol., Vienne, Herder, 1950 (sur l’époque fribourgeoise, voir en particulier vol. 2, p. 505-582, chapitre 18: «Wanderers Rast»).

Büchi, A., «Urkunden zur Geschichte des Collegiums in Freiburg», *Freiburger Geschichtsblätter* 4 (1897), p. 64-83.

Duhr, B., *Zur Geschichte der Jesuiten in den Ländern deutscher Zunge* [4 vol. en tout], ici vol. 1 et vol. 2, Fribourg-en-Brigau, etc., Herder, 1906 (vol. 1) et 1913 (vol. 2).

⁵² L’église, qui ne remplit plus guère de fonction particulière depuis les années 1970 déjà, n’est ouverte qu’occasionnellement pour des concerts, et encore plus rarement pour des services religieux.

⁵³ Voir à ce sujet Brodrick (1950), vol. 1, p. 8 (Canisius aurait appris composer des hexamètres latins alors qu’il se trouvait encore à Nimègue); p. 32-34 (sur les années d’études à Cologne et la connaissance que Canisius avait des classiques latins; voir aussi *ibid.*, p. 34: «[...] nous trouvons dans ses livres la dignité mesurée et la grâce agréable qui attestent qu’il fit ses classes auprès des anciens maîtres. Mais il faut dire que l’humanisme n’exerça qu’une faible influence sur saint Pierre Canisius, comme le comprendront vite tous ceux qui le liront. Un passage de la Vulgate avait plus de valeur pour lui que la plus brillante éloquence des anciens poètes ou philosophes», nous traduisons).

⁵⁴ Fribourg est redevable à Canisius à cet égard, tout comme «Cologne, Vienne, Prague, Ingolstadt, Strasbourg, Trèves, Fribourg-en-Brigau, Zabern, Dillingen, Munich, Würzburg, Innsbruck, Hall en Tyrol, Spire, Landshut, Landsberg, Molsheim en Alsace» (nous traduisons) – tous ces lieux lui doivent la fondation d’écoles; cette liste est tirée de Brodrick (1950), vol. 1, p. 350.

Ebnetter, R. «De 1580 à 1960: abrégé d'histoire», dans *Le collège St-Michel aujourd'hui*, Fribourg, Éditions la Sarine, 2017, p. 43-55.

Ehret, J., *Das Jesuitentheater zu Freiburg in der Schweiz. Erster Teil. Die äussere Geschichte der Herbstspiele von 1580 bis 1700 mit einer Übersicht über das Schweizerische Jesuitentheater*, Fribourg-en-Brigau, Herder, 1921.

Fleischlin, B., «Die Schuldramen am Gymnasium und Lyzeum von Luzern von 1581 bis 1767», *Katholische Schweizerblätter für Wissenschaft, Kunst und Leben* 1 (1885), p. 179-187.

Foerster, H., «Wissen und Glauben: Petrus Canisius und die Jesuiten in Freiburg: naturgemäss einer Skizze», dans *Fribourg sur les chemins de l'Europe = Freiburg auf den Wegen Europas*, éd. C. Fedrigo, C. Buchiller et H. Foerster, Fribourg, Archives de l'État de Fribourg, Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg et Service archéologique cantonal de Fribourg, 2000, p. 67-75.

Fritzsche, O. F., *Glarean. Sein Leben und seine Schriften*, Frauenfeld, Huber, 1890.

Gemmingen, H. v., «Die Jesuiten und ihre Schulbühnen: Theaterspielorte und Theaterbauten in der Stadt Freiburg. Teil II», *Freiburger Geschichtsblätter* 74 (1997), p. 145-172.

Gemmingen, H. v., «Jakob Gretsers Spiel von Sankt Nicolai Leben. Freiburgs Schutzpatron zwischen Kult und Kömodie», *Freiburger Geschichtsblätter* 83 (2006), p. 7-38.

Grossrieder, H., *Das Kollegium St. Michael*, Fribourg, Paulusverlag, 1980.

Grossrieder, H., «Das Kollegium St. Michael», dans: id., *Freiburg – Stadt und Land im Querschnitt*, éd. A. Bertschy (Freiburger Bibliothek vol. 9), Fribourg, Paulusverlag, 1994, p. 47-64.

Grossrieder, H., «Das literarische Freiburg», dans: id., *Freiburg – Stadt und Land im Querschnitt*, éd. A. Bertschy (Freiburger Bibliothek vol. 9), Fribourg, Paulusverlag, 1994, p.139-151, ici p. 145-148.

Haub, R., «Petrus Canisius und die Bedeutung seiner literarischen Tätigkeit für die Schweiz», *Freiburger Geschichtsblätter* 74 (1997), p. 23-70.

Heimo, M.-A., «Schneuwly, Peter», *Dictionnaire historique de la Suisse*, version en ligne du 11.04.2013, <https://hls-dhs-dss.ch/fr/articles/025906/2013-04-11/>.

Heinemann, F., «Geschichte des Schul- und Bildungswesens im alten Freiburg bis zum 17. Jahrhundert», *Freiburger Geschichtsblätter* 2 (1895), p. 1-146.

Huwiller, S., «Das Professorenverzeichnis des Jesuitenkollegs in Luzern (1573-1773)», *Der Geschichtsfreund* 90 (1935), p. 131-264.

Jaccoud, J. B., *Notice sur le Collège St-Michel de Fribourg*, Fribourg, Imprimerie Saint-Paul, 1914.

Jedin, H., «Canisius, Petrus», *Neue Deutsche Biographie* 3 (1957), p. 122-123, version en ligne, <https://www.deutsche-biographie.de/pnd118518836.html#ndbcontent>.

Kottmann, A., «Das Jesuitentheater in Luzern», dans *400 Jahre Höhere Lehranstalt Luzern 1574-1974*, éd. G. Boesch et A. Kottmann, Lucerne, Verlag Kantonsschule Luzern, 1974, p. 153-169.

Marquis, *Le Collège Saint-Michel de Fribourg (Suisse). Sa fondation et ses débuts 1579-1597*, Fribourg, Imprimerie Saint-Paul, 1969.

Paulsen, F., *Geschichte des gelehrten Unterrichts auf den deutschen Schulen und Universitäten vom Ausgang des Mittelalters bis zur Gegenwart: mit besonderer Rücksicht auf den klassischen Unterricht*, vol. 1, Leipzig, Veit, ³1919, ici p. 387-443.

Rädle, F., «Petrus Canisius als lateinischer Autor in seinem Verhältnis zum Humanismus», dans *Petrus Canisius S. J. (1521-1597). Humanist und Europäer*, éd. F. Rädle, Berlin, Akademie-Verlag, 2011, p. 155-168.

Seifert, A., «Das höhere Bildungswesen im katholischen Deutschland», dans *Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte, Band I. 1. 15 bis 17. Jahrhundert. Von der Renaissance und der Reformation bis zum Ende der Glaubenskämpfe*, éd. N. Hammerstein, Munich, C. H. Beck, p. 312-332.

Studhalter, J., *Die Jesuiten in Luzern 1574-1652. Ein Beitrag zur Geschichte der tridentinischen Reform*, Stans, Matt, 1973.

Studhalter, J., «Die Jesuitenschule», dans *400 Jahre Höhere Lehranstalt Luzern 1574-1974*, éd. G. Boesch/A. Kottmann, Lucerne, Verlag Kantonsschule Luzern, 1974, p. 23-137.

Troxler, I. P. V., *Luzern's Gymnasium und Lyceum. Ein Beitrag zur Geschichte und Philosophie öffentlicher Erziehung und ihrer Anstalten*, Glaris, Freuler, 1823.

Vaucher, J., «Peter Schneuwly (1540-1597), Wegbereiter der Jesuiten», *Freiburger Geschichtsblätter* 74 (1997), p. 11-21

Vicaire, M.-H., *et al.*, «Chapitre X. Réforme catholique et politique extérieure», dans *Histoire du canton de Fribourg*, vol. 1, Fribourg (Suisse), Commission de publication de l'Histoire du Canton de Fribourg, 1981, p. 350-377.